

## Au Japon, des « camps » en guise de festivals annuels

Clive Robertson

Numéro 55-56, automne 1992, hiver 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1087ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Robertson, C. (1992). Au Japon, des « camps » en guise de festivals annuels. *Inter*, (55-56), 58-59.

Organisé par Tari Ito et Yoshimichi Takei et le groupe Scorpion, le festival 1991 de Tajima a été désigné par le *Mainichi Daily News* comme le septième festival annuel de performance à se tenir au Japon. Cette seconde édition du festival de Tajima avait ses quartiers généraux à Minami-Aizu — au nord, à quatre heures et demie de train de Tokyo — dans une vaste école primaire ayant jadis desservi la communauté rurale, alors employée par la mine de cuivre de Yaso.

Le festival de Tajima découle d'un événement organisé annuellement de 1984 à 1989 par Hironobu Oikawa à Ninoemata, à cinquante kilomètres du site actuel de Tajima. Ce festival avait été inspiré quant à lui par *Body Language*, qu'il avait co-édité avec Kyo Hoshino. D'après l'historien/critique de la performance Kyo Hoshino, ces festivals de performance se sont toujours partagés entre des séminaires et des ateliers, dans des espaces variables, allant des lieux publics du village, au parc, au bord de la rivière et finalement à l'intérieur. Chaque festival fournissait une diversité de sites. « La raison qui nous a poussés à instaurer ce festival tenait de la crise. Des performeurs radicaux, quoique jouissant d'une certaine reconnaissance, se sont réunis pour observer leur travail réciproque et discuter du sens et de la place de la performance en tant que forme d'art... la performance, comme tendance, avait pris des proportions énormes jusqu'à sa « mort » et il était temps d'aller plus loin et de voir sa véritable valeur. »

À travers sa trajectoire, ce festival a abordé des thèmes comme : méthodologies et histoires de la performance ; les rapports entre la performance et les arts d'interprétation ; art et technologie ; rapports entre les objets, les corps et le public ; le réseau et l'organisation indépendante par les artistes. Le thème du séminaire de 1991 (il n'y a pas eu de festival en 1992) était : « Tentatives d'établir un centre d'artiste autogéré au Japon ». Le festival de Tajima chapeaute aussi un Festival du bruit (musique).

Les deux festivals de Tajima ont

## AU JAPON, DES « CAMPS » EN GUISE DE FESTIVALS ANNUELS

CLIVE ROBERTSON

réuni des artistes de tout le Japon, de Corée, d'Indonésie, d'Allemagne, des États-Unis, d'Angleterre et du Canada, avec des performeurs dont l'âge variait du début de la vingtaine à la fin de la cinquantaine. L'édition 90 avait été notamment marquée par la culture érotico-folklorique régionale « Aiznu » et par la tradition : présence des conteurs « Manzai » et du chanteur d'opéra traditionnel Shouji Yamaguchi. Le site de Tajima est niché dans des montagnes boisées avec sa mine en ruine, un réservoir plein d'une eau verte, oxydée par le cuivre, au courant renforcé par la présence d'un canal. En 1991, le festival a attiré cent cinquante personnes, produisant cinquante performances en une semaine, soit des journées de quatorze heures. Les performeurs invités sont logés et nourris et partagent les lieux et les repas avec les participants (qui

défraient leur séjour). Une liberté d'horaire permet aux performeurs de choisir leurs lieux et temps de travail et dans leurs temps libres, de le consulter à tout moment et de le suivre, de site en site, tout comme le public.

L'atmosphère du camp, la communauté d'espace et les bouteilles de sake géantes contribuent à estomper les égos et la distance culturelle. Toute la semaine est documentée par un déploiement de caméras vidéos domestiques en 8 mm et en bétacam par une équipe qui travaille à une émission éducative produite pour la télé par Takeo Kaneko. Entre le *Buto* national, l'improvisation inspirée de la danse-contact et les musiques d'improvisation néo-industrielles s'est articulée toute une panoplie de projets plus ou moins instantanés



Participants. Photo : Clive ROBERTSON



Kumiko SAKUMA. Photo : Clive ROBERTSON

suscités par les lieux et des collaborations diverses.

Les programmes après la tombée du jour ont donné lieu à autant de happenings de danse et de musique, sur fond de mélanges de feu et de phares automobiles, de corps couverts de peintures métalliques et enveloppés de couches de plastique. C'SIM et K'Sakuma, Kei Takei et Laz Brezer, Takumi Harada et les C.C.C.C. ont produit des performances collectives nocturnes.

Le site de la mine, surélevé, a été privilégié notamment par les musiciens, par certains qui y ont réalisé des installations instantanées à même les débris environnants et par un danseur, Kumiko SAKUMA. Le réservoir a été transformé par Paul COUILLARD avec sa corde suspendue et par le Coréen Cho Song-CHOL qui l'a choisi parmi la série de décors de verdure où il a tendu ses morceaux d'étoffe rouge. L'école, avec ses multiples pièces et son auditorium, s'est prêtée à plusieurs interventions : une visite guidée de Takuya ISHIDE, une sorte de psycho-danse étonnamment contrôlée ; une installation où Tishiro NAKANOSHI a illustré la circulation des fluides humains par des vases interposés ; une performance photographique collective menée par Randall ANDERSON ; une installation vidéo de Haruhiro ITO ; une performance synchronisée par ordinateur de Yoshimi TAKEI ; et finalement une pièce pour boîte ambulante de Sandy McFADDEN. Le « camp » de performances de Tajima (non sans rappeler celui, polonais, d'*Interscop*) permet à la fois une interaction et une interprétation dans une communauté temporaire explorant un système commun. Si cette notion de rapprochement nature/corps/culture sur une semaine — qui se réalise par exemple dans le circuit des tournesols de James PARTAIK — est en quelque sorte étrangère à ceux d'entre nous sans cesse aux prises avec les politiques culturelles urbaines, il n'en reste pas moins qu'elle propose une balise alternative et agréable dont l'expérience rurale et communautaire, de même que le souvenir, survivent à la conclusion d'une performance ou d'un événement.

Traduction libre : Nathalie PERREAULT





Aizu-Manzai. Photo : Clive ROBERTSON